



SOPHIE MARCOTTE CHÉNARD

Devant l'histoire en crise

Raymond Aron et Leo Strauss

Les Presses de l'Université de Montréal

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	9
Strauss et Aron à la rencontre du « problème de l'histoire »	15
Pour une typologie des relations entre philosophie politique et histoire	29

PREMIÈRE PARTIE

L'Histoire en crise

Chapitre I

L'historicisme comme concept polémique et politique	37
Les équivoques de l'historicisme	37
Aux sources du problème de l'histoire	41
De la <i>Bildung</i> à la <i>Forschung</i> : la constitution de l'histoire comme science	44
La « radicalisation » de l'historicisme et le problème du relativisme historique	57
Les contradictions de la pensée de Weimar et la crise du rationalisme	62

Chapitre II

Historicisme et crise de la raison moderne: Leo Strauss et le problème de l'histoire	79
Le diagnostic straussien: la faillite du présent et la crise de l'historicisme	83
Le spectre du nihilisme allemand	87
Le dépassement historique de l'historicisme: aux sources de la conscience historique moderne	94

« Naturrecht und Historismus » : le débat avec Helmut Kuhn	105
L'historicisme radical et la destruction de la raison	107
La libération de l'historicisme et le paradoxe de la démarche straussienne	116

Chapitre III

Raymond Aron et les formes de la conscience historique	125
Le philosophe face à l'événement : la « période allemande » d'Aron	128
L'édification du monde historique : Dilthey et la fondation des sciences de l'esprit	143
La philosophie transcendantale des valeurs de Heinrich Rickert	148
Le moment de la soutenance : l'élaboration d'une philosophie politique historique	154
Les formes de la conscience historique moderne	169
Conclusion	173

DEUXIÈME PARTIE

Historicisme et rationalité politique

Chapitre IV

Entre nihilisme et philosophie de l'action :	
Max Weber en débat	179
Max Weber, la politique et l'histoire	179
La démarche wébérienne entre épistémologie et politique	182
Un dialogue amorcé : Strauss et Aron	186
Strauss et les apories du « noble nihilisme » de Weber	188
Weber, penseur de l'action politique : la réponse aronienne	205
La théorie de l'histoire comme philosophie de l'action politique	222
Possibilités et limites de la sociologie wébérienne	228

Chapitre V	
Les leçons de l'histoire politique: Strauss et Aron, lecteurs de Thucydide	231
Le retour à l'histoire politique classique: l'enseignement de Thucydide	232
L'objet et la méthode de l'histoire: les leçons de l'histoire politique classique	234
L'impartialité de l'historien: le jugement de Thucydide et la reconstitution des discours	245
« Premier pour nous » ou « premier par nature »: la relation entre l'histoire politique et la philosophie politique	249
Les leçons du récit thucydidéen	261
Chapitre VI	
Raison dans l'histoire, raison contre l'histoire: deux redéfinitions du rationalisme	267
Vers une réforme du rationalisme?	268
Aron et le concept de rationalité politique	270
Aron, kantien ou aristotélicien? Le statut de la référence à l'idée de la Raison	288
L'interprétation criticiste du projet aronien	290
Aron, classique? L'inspiration aristotélicienne du regard aronien	294
L'héritage néokantien d'Aron: la raison au prisme de la critique historique	298
Strauss et le « retour aux Anciens »: plaider pour un rationalisme politique classique	302
Conclusion	321
Bibliographie	335
Remerciements	349
Index	351

INTRODUCTION

L'historicisme est une notion glissante. Le terme *Historismus*, d'origine allemande, apparaît pour la première fois sous la plume de Friedrich Schlegel en 1797¹. Il a depuis connu une longue histoire d'usages polémiques au cours des 19^e et 20^e siècles, non seulement en Allemagne, mais aussi en France, en Italie et en Angleterre². Il souffre d'un sort plus malheureux encore que celui d'autres néologismes modernes : terme à la signification ambiguë dès son émergence, il se présente comme un concept normatif plutôt que descriptif. Il est défini de plusieurs façons distinctes, souvent contradictoires, selon qu'on insiste sur le sens que lui donnent ses défenseurs ou ses détracteurs. Résistant fermement aux tentatives d'en fixer les traits de manière définitive, le concept d'historicisme semble se dérober à une saisie finale.

Une fréquentation des auteurs de la tradition historiciste allemande, même sommaire, laisse le lecteur dans un état de désarroi, voire de confusion. L'historicisme renvoie tour à tour à la philosophie hégélienne de l'histoire, à la théorie de l'historiographie et à l'École historique allemande, à la philosophie herméneutique de Wilhelm Dilthey, à une méthodologie de la science historique, aux philosophies d'inspiration marxiste, à

1. Voir Georg Iggers, « Historicism: The History and Meaning of a Term », *Journal of the History of Ideas*, vol. 56, n° 1 (1995), p. 129.

2. Parmi les « représentants » les plus connus de l'historicisme hors de l'Allemagne, nous pouvons mentionner le philosophe et historien britannique Robin George Collingwood (1889-1943) et l'Italien Benedetto Croce (1866-1952).

une doctrine du relativisme historique, à un mouvement irrationnaliste menant au décisionnisme et au nihilisme et finalement, à la thèse de l'historicité de la raison³. Il semble y avoir autant d'acceptions différentes de l'historicisme que d'usages du mot.

C'est que l'historicisme est avant tout un *Kampfbegriff* ou, pour reprendre la formule du philosophe écossais W. B. Gallie, un concept essentiellement contesté⁴. Le concept appelle en effet plusieurs descriptions possibles et devient par là un « site de débats⁵ ». Son caractère polémique se révèle dès qu'on observe ses premiers usages dans la pensée allemande, qui se déploient sur le mode de l'accusation. Le concept d'historicisme est utilisé pour désigner l'ennemi ou l'adversaire, qu'il s'agisse de l'historien attentif au détail, du relativiste historique, du nihiliste moral. Si de nombreux travaux retracent les débats entre historiens, théologiens et philosophes⁶, ces derniers négligent toutefois la dimension polémique des problèmes que pose la querelle de l'historicisme. La question qu'il faut soulever est la suivante : que révèlent ces accusations ? Qui siège sur le banc des accusés ? Et pourquoi le concept d'historicisme est-il mobilisé comme grief ?

L'une des raisons expliquant la charge normative des débats sur l'historicisme est que cette querelle touche une question fondamentale : celle de la justification morale des actions humaines. L'historicisme n'est donc pas seulement affaire de discussions d'épistémologiques obscurs du 19^e siècle. En vérité, le problème

3. Voir notamment Karl Popper, *The Poverty of Historicism*, Boston, Beacon Press, 1957 ; Frederick C. Beiser, *The German Historicist Tradition*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

4. W. B. Gallie, « Essentially Contested Concepts », *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. 56 (1955-56), p. 167.

5. Sur les concepts comme celui de « sites de débats », voir Mieke Bal, *Travelling Concepts in the Humanities: A Rough Guide*, Toronto, University of Toronto Press, 2002, p. 11.

6. Voir par exemple Servanne Jollivet, *L'Historisme en question. Généalogie, débats et réception (1800-1930)*, Paris, Honoré Champion, 2013 ; Frederick C. Beiser, *The German Historicist Tradition*, *op. cit.*

de l'historicisme ouvre un champ d'interrogations beaucoup plus vaste sur l'histoire, sur la façon dont, en tant qu'individu, collectivité ou civilisation, nous nous rapportons à notre propre passé et envisageons l'avenir. Se demander comment on écrit l'histoire n'est pas une question purement épistémologique : cette question commande tout un rapport au passé qui dicte la façon dont on s'inscrit dans la durée, la manière dont on conçoit notre rôle politique et social et dont on justifie son existence et ses valeurs. S'inscrire dans l'histoire comme le suppose l'historicisme, c'est déjà se faire une représentation du monde et adopter une position qui a des implications politiques. Plus encore, l'historicisme comme vision du monde suppose une attitude morale particulière, c'est-à-dire une position aux répercussions concrètes. Se croire, par exemple, au faite d'un développement civilisationnel, ou au contraire concevoir le présent comme étant inférieur aux époques qui l'ont précédé, dicte une façon d'écrire, mais aussi une façon d'agir, de communiquer, d'établir des liens avec autrui, de construire le lien social. En somme, le rapport à l'histoire et à la temporalité est de part en part un problème qui relève du politique.

C'est pour cette raison que les accusations d'historicisme dépassent les frontières de la discipline historique pour s'immiscer dans la politique, la théologie, la musique, la théorie littéraire et l'architecture.⁷ Utilisées comme outil rhétorique, elles permettent de critiquer divers modes de pensée qui insistent trop sur les arguments historiques, le contexte ou l'histoire et qui, partant, nient l'existence d'une justification morale supra-historique⁸. On va même jusqu'à dépeindre l'historicisme comme une manière de penser qui « tue l'âme et garde

7. Voir Otto Gerhard Oexle (dir.), *Krise des Historismus – Krise der Wirklichkeit: Wissenschaft, Kunst und Literatur 1880-1932*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2007.

8. Herman Paul et Adriaan van Veldhuizen, « Introduction: Historicism as a Travelling Concept », dans *Historicism. A Travelling Concept*, London, Bloomsbury, 2021, p. 3.

le corps⁹». C'est que l'historicisme voyage avec des « compagnons de route¹⁰ » conceptuels de mauvaise réputation : crise, relativisme, décisionnisme, nihilisme. En 1922 déjà, Troeltsch décrivait l'historicisme comme un fleuve « sans commencement, sans terme, et sans rives » auxquelles s'arrimer¹¹.

Faire l'expérience du mode de pensée historiciste, c'est faire l'expérience d'un vide, d'un flux constant sans points de repère auxquels se raccrocher. Pour les disciplines qu'on pourrait qualifier de « normatives », l'historicisme est donc perçu comme menace existentielle. Il n'y a eu jusqu'à présent que peu d'études sur la façon dont les débats sur l'historicisme en Allemagne ont migré vers le domaine de la philosophie politique à partir de l'entre-deux-guerres pour finalement s'implanter pour de bon dans le champ disciplinaire de la période de l'après-guerre. Puisque la pensée historiciste ne peut être rattachée à une tradition intellectuelle qui serait cohérente, linéaire et sans aspérités, nous sommes contraints d'examiner la pluralité d'usages polémiques et pratiques du terme pour saisir le rôle central qu'il joue dans le développement de la philosophie politique à partir des années 1930.

La visée de la présente étude n'est donc pas de cerner la « vraie » définition du concept d'historicisme, mais plutôt de contraster ses différents usages afin de tracer les lignes de fuite d'un problème fondamental qui se pose pour les philosophes politiques de l'entre-deux-guerres, celui du sens de l'histoire conçue à la fois comme discipline et processus, comme rapport au passé et vision du futur. La crise de l'historicisme se présente comme une voie d'accès privilégiée vers la question

9. Citation de Carl Becker, « Everyman His Own Historian », dans *ibid.*, p. 3.

10. Herman Paul et Adriaan van Veldhuizen, « Historicism as a Travelling Concept », *op. cit.*, p. 5.

11. Voir Ernst Troeltsch, *Der Historismus und seine Probleme*, Tübingen, Mohr, 1922, p. 573. « Es ist der trostloseste Relativismus und Historismus ohne jeden Rest von Gläubigkeit an das historische Leben, lediglich ein Spiel des Intellekts, ein Strom ohne Anfang, Ende und Ufer [...] ».

plus profonde de la signification du processus historique et des répercussions pratiques de la conscience historique moderne. Peut-on se fonder sur la connaissance de ce qui a eu lieu pour savoir comment agir, et si oui, jusqu'à quel point ? Comment faire face à l'incertitude de l'avenir tout en continuant à croire que l'action au présent ne se déroule pas dans la plus complète obscurité ? Comme nous le verrons, le problème de l'historicisme se confond avec le problème du jugement politique. La crise de l'historicisme, en remettant sur le métier la question de la permanence des normes et valeurs par-delà leur contexte particulier d'émergence ou de pratique, engage à interroger la stabilité des critères du jugement.

En Allemagne, qui est pour ainsi dire le « berceau » de la crise de l'historicisme, la référence au concept revêt un caractère concret, voire existentiel à partir de la première décennie du 20^e siècle. Dans le contexte de la pensée de Weimar, les discussions sur l'historicisme deviennent le véhicule et l'indicateur d'un malaise profond. L'usage du terme traduit des sentiments de peur, d'angoisse, d'insécurité qui se propagent plus largement dans les cercles intellectuels européens. Ce sentiment de crise est en outre alimenté par une conscience accrue des transformations politiques, sociales et intellectuelles et de l'incertitude de l'avenir de l'Europe. La crise de l'historicisme devient l'un des véhicules par lesquels s'exprime ce malaise et cette perte de repères de certitude.

L'interrogation à la source de ce livre se déploie sur fond de crises multiples : crise politique d'abord, celle de la naissance malaisée de la république de Weimar après une guerre qui laisse l'Europe en désarroi ; crise sociale, ensuite, qui se manifeste par une redéfinition radicale des rôles sociaux et une mise en cause des divisions de classes de l'ancienne Europe ; crise du savoir, qui se manifeste par un morcellement, une fragmentation, et une effervescence dans tous les domaines de connaissance et par un questionnement sur les modes par lesquels on appréhende le réel ; crise spirituelle qui, pour beaucoup d'auteurs, prend

la forme de la perte d'un horizon de sens plus large permettant d'orienter l'action, perte qui donne lieu à une montée de l'existentialisme et du nihilisme; et finalement, crise morale où l'on assiste à un renversement des valeurs, des croyances, des traditions¹². La « crise » de l'historicisme recoupe et réunit plusieurs de ces préoccupations, puisqu'elle tire sa source d'une mise en cause de tout élément de permanence au sein du monde social et politique. Elle ébranle ainsi des certitudes académiques, mais aussi des certitudes morales et politiques. Si le vocabulaire de l'historicisme peut paraître daté, et si dans la philosophie politique contemporaine le langage dans lequel s'expriment ces préoccupations a depuis changé, le problème que pose cette crise demeure toutefois central : celui qui a trait à la justification des normes morales et politiques en l'absence de fondements universels ou de référence à un absolu d'origine divine. L'analyse du va-et-vient entre défenses et critiques de l'historicisme permet de mettre au jour ce qui, dans cette *Methodenstreit* (dispute méthodologique), devient un débat sur les fondements de la raison.

C'est dans ce contexte de crise de l'histoire dans la période de l'entre-deux-guerres en Europe qu'une nouvelle génération de penseurs politiques doit chercher à s'orienter. Qu'il s'agisse de Karl Löwith, Hannah Arendt, Hans-Georg Gadamer, Leo Strauss, Eric Voegelin ou encore Raymond Aron, la confrontation avec le problème de l'histoire constitue l'une des formes par lesquelles ces penseurs cherchent à donner un sens à cet héritage politique et social morcelé qui est le leur. Si l'usage du concept dénote une crise de la science et de la philosophie, il signale également l'échec à définir, dans un contexte de *Grundlagenkrisis* (crise des fondements), des critères permettant de fonder le jugement politique. Comment s'assurer que notre jugement,

12. Sur les différents aspects de la crise dans la pensée de Weimar, voir Peter E. Gordon et John P. McCormick, *Weimar Thought. A Contested Legacy*, Princeton, Princeton University Press, 2013.

en tant que spectatrices et spectateurs, actrices et acteurs politiques, soit adéquat ? Comment répondre à la possibilité bien réelle que les normes à partir desquelles on juge généralement les événements et situations politiques puissent être renversées, niées ou abandonnées ?

C'est par l'intermédiaire du vocabulaire de l'histoire, fourni d'abord par la philosophie hégélienne, et ensuite par le néokantisme et la philosophie heideggérienne, que les philosophes politiques de cette génération développent leur pensée propre. Plus encore, à travers ce qu'on pourrait désigner comme la « question de l'histoire », c'est du statut de la philosophie politique et de l'exercice de la pensée en temps incertains dont il est question ici. Notre tâche consiste donc à discerner, à partir d'une analyse critique des différents diagnostics de crise de l'histoire durant cette période, les avantages et les inconvénients de l'histoire *pour la philosophie politique*¹³.

Strauss et Aron à la rencontre du « problème de l'histoire »

Plutôt que de chercher à définir l'historicisme (et sa crise) et à discriminer entre ses usages, il faut poser la question autrement en examinant les raisons derrière les accusations d'historicisme. Le concept d'historicisme regroupe une constellation de questions connexes – sur l'objectivité dans les sciences sociales, sur la possibilité de recouvrer le sens du passé, sur le sens et la direction du processus historique, sur le relativisme moral et la menace du nihilisme – questions qui se rassemblent sous l'égide du problème de l'histoire. Dérouler le fil de ces accusations permet de mettre en scène un affrontement intellectuel sur fond de crise de la pensée et de crise politique. La présente enquête procède à partir de deux perspectives qui représentent deux positions « idéaltypiques » et à première vue opposées face

13. Nous reprenons ici la formule nietzschéenne du titre de la *Deuxième considération inactuelle*.

à cette crise : celles de Leo Strauss et de Raymond Aron. Strauss et Aron apparaissent, dans le champ de la littérature spécifique sur l'historicisme, comme oubliés ou du moins négligés. On souligne à juste titre que Strauss fut le critique le plus sévère de l'historicisme, sans pourtant proposer une analyse de fond de son interprétation. Aron est reconnu dans la littérature sur l'historicisme comme celui qui, en France, a fourni la contribution la plus significative à ce problème. Cependant, l'analyse se limite le plus souvent à un survol de l'*Introduction à la philosophie de l'histoire*, sans faire intervenir les nombreux écrits qu'Aron a consacrés, tout au long de sa vie, aux diverses formes de la pratique historique et de la philosophie de l'histoire, et sans replacer dans l'ensemble de son projet intellectuel cette interrogation sur la conscience historique.

Nous sommes à cet égard face à deux grandes pensées du 20^e siècle qui, pour des raisons fort différentes, partagent un sort similaire. De leur vivant comme dans leur réception posthume, les œuvres de Strauss et Aron ont suscité des réactions diversifiées et souvent extrêmes. Il a été dit en France qu'il valait mieux avoir tort avec Sartre qu'avoir raison avec Aron¹⁴. Perçu pendant longtemps comme un intellectuel de droite parmi les gauchistes, mais trop à gauche pour la droite, Aron est demeuré, à l'instar de ce qu'il dit de Tocqueville, « suspect à tous¹⁵ ». La pensée straussienne a quant à elle été l'objet de critiques véhémentes et de défenses tout aussi ardentes. Ronald Beiner souligne à juste titre qu'il est souvent considéré « either as a beast or a god¹⁶ » et

14. Claude Roy, « Le Père Duval de la révolution », *Le Nouvel Observateur*, 7 septembre 1968, cité dans Iain Stewart, *Raymond Aron and Liberal Thought in the Twentieth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2020, p. 21.

15. Raymond Aron, *Les Étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1967, p. 18. Gwendal Châton suggère ce parallélisme entre le destin des œuvres de Tocqueville et d'Aron (*Introduction à Raymond Aron*, Paris, La Découverte, 2017, p. 28). Aron a également souvent dit s'être senti plus proche des gens qui le calomniaient que de ceux qui l'encensaient.

16. Ronald Beiner, *Political Philosophy. What It Is and Why It Matters*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 41.

qu'il n'y a eu dans sa postérité que peu de place pour des positions intermédiaires. Qu'il s'agisse des débats sur la poursuite d'une intention proprement politique dans l'œuvre de Strauss, de l'hypothèse suivant laquelle il aurait écrit de manière ésotérique sur les livres ésotériques, ou encore de l'idée qu'il y aurait dans ses écrits un enseignement caché, le cas Leo Strauss est loin d'être clos¹⁷. Sur le plan politique, son nom porte la marque des controverses liées à l'association de certains disciples de «l'école straussienne» au néoconservatisme américain¹⁸. Entre ceux qui louent l'homme et l'œuvre et s'en réclament et ceux qui démonisent les thèses et «l'école» straussiennes, le conflit est le plus souvent stérile et le dialogue, quasi impossible. La différence notable entre les deux auteurs tient au fait que s'il y a des aroniens, il n'y a toutefois pas d'«aronisme¹⁹» à proprement parler. Par contraste, la pensée straussienne semble inviter à la constitution d'une «école».

On assiste toutefois depuis quelques années à ce qu'on pourrait appeler une «déstraussonianisation» des études sur Strauss. De nombreux philosophes, théoriciens politiques et historiens se penchent sur les écrits straussiens à partir des intérêts qui leur sont propres et engagent un dialogue avec Strauss à distance des controverses qui ont occupé les commentateurs de l'œuvre

17. À titre indicatif, il y a eu au début des années 2000 une polémique autour du rôle de la pensée straussienne dans la décision du gouvernement américain d'envahir l'Irak. Certains auteurs ont insisté sur l'implication d'acteurs politiques qui auraient été inspirés par le strausianisme. Sur ce point, voir entre autres la charge de Shadia B. Drury et la réponse de Peter Minowitz dans *Straussophobia. Defending Leo Strauss and Straussians against Shadia Drury and Other Accusers*, Lanham, MD, Lexington Books, 2009. Robert Howse, dans son ouvrage qui porte le titre *Leo Strauss: Man of Peace* (Cambridge, Cambridge University Press, 2014) et qui porte sur Strauss et la pensée internationale, annonce qu'il entend rouvrir le «cas» Leo Strauss afin de rétablir la réputation libérale de l'auteur sur la base de sa critique de l'antilibéralisme de Schmitt.

18. Désignés de manière polémique par certains comme les «*Leo-Cons*» (James Atlas, «Leo-Cons: A Classicist's Legacy», *New York Times*, 4 mai, 2003, section 4, p. 1).

19. Gwendal Châton, *Introduction à Raymond Aron, op. cit.*, p. 100.

pendant longtemps²⁰. Même au sein de l'école straussienne, les divisions semblent moins tranchées. Après *The Truth about Leo Strauss*, ouvrage publié en 2006 dans lequel Catherine et Michael Zuckert répondaient aux accusations portées contre Strauss, les deux auteurs ont à nouveau repris la plume dans leur dernier opus, *Leo Strauss and the Problem of Political Philosophy*, qui propose une lecture interne de l'œuvre de Strauss et évite le terrain miné des polémiques entre les différentes écoles strausiennes. Destiné à un public plus vaste, l'ouvrage propose ainsi une restitution nuancée des thèmes fondamentaux de la pensée du philosophe politique allemand. Dans le sillage de ces lectures non dogmatiques de l'œuvre straussienne, la présente analyse propose non pas de scruter Strauss lui-même, mais bien de penser dans toute son ampleur un problème qu'il a lui-même pris au sérieux.

Une autre difficulté se présente à l'interprète de Strauss comme d'Aron. Les œuvres qu'ils ont laissées derrière eux sont volumineuses et denses et leur pensée respective ne se déploie de façon ni linéaire ni systématique. Pour des raisons bien différentes, les écrits de Strauss et Aron requièrent un travail d'exégète patient. Le premier ne livre pas sa pensée en toute clarté ou, du moins, son œuvre recèle plusieurs passages elliptiques qui contraignent l'interprète à examiner une multitude d'hypothèses avant de poser un jugement définitif. Aron, pour sa part, a parfois écrit, nous semble-t-il, avec plus d'empressement : le développement de sa pensée est souvent appelé par l'urgence des situations historiques. La richesse du 20^e siècle sur le plan des événements, conjuguée à l'infatigable regard d'observateur

20. Voir notamment Lisii Keedus, *The Crisis of German Historicism: The Early Political Thought of Hannah Arendt and Leo Strauss*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015; Jeffrey Andrew Barash, *Politiques de l'histoire. L'historicisme comme promesse et comme mythe*, Paris, Presses universitaires de France, 2004; Linda Zerilli, *A Democratic Theory of Judgment*, Chicago, University of Chicago Press, 2016; David Myers, *Resisting History: Historicism and Its Discontents in German-Jewish Thought*, Princeton, Princeton University Press, 2010.

engagé d'Aron, ont fait que ce dernier a laissé derrière lui une œuvre riche, totalisant plus d'une quarantaine d'ouvrages, des centaines d'articles et des milliers d'éditoriaux. Le travail de l'interprète est d'autant plus difficile que l'intérêt d'Aron s'est porté sur des sujets aussi divers que les relations internationales, la pensée stratégique, le libéralisme, la tradition sociologique allemande et française, l'histoire politique, l'épistémologie de la connaissance historique, ou encore la philosophie analytique de l'histoire.

Trouver un fil conducteur derrière la « rationalité plurielle²¹ » de son œuvre est une tâche ardue, puisqu'Aron n'a jamais cherché à offrir une présentation systématique de ses thèses. Bien que ses *Mémoires* permettent de retracer la progression de sa réflexion, la pensée d'Aron s'est modelée à la contingence des événements historiques et ne peut se laisser réduire à quelques propositions centrales. Un fil conducteur existe cependant : son interrogation sur l'histoire, qui se déploie sur les plans théorique et pratique de la nature de la connaissance historique et de la nature de l'expérience historique. En plus de ses ouvrages de jeunesse sur la philosophie allemande, Aron a consacré deux cours, en 1973 et en 1974, au thème de l'histoire : l'un portant sur les sources du tournant historique dans la pensée allemande et l'autre, sur les différentes formes que prend la « conscience de l'histoire » au 20^e siècle²². Il a en outre publié de nombreux articles sur le problème philosophique de l'histoire, dont certains sont regroupés dans *Dimensions de la conscience historique*.

Appartenant à la même génération, nés à quelques années d'intervalle, l'un en 1899 en Allemagne, l'autre en 1905 en France, Strauss et Aron sont tous deux issus d'une Europe en pleine mutation qui quitte le 19^e siècle pour entrer dans le

21. Pierre Hassner, « Raymond Aron et la philosophie des relations internationales », *Commentaire*, vol. 31, n° 122, été 2008, p. 638.

22. Raymond Aron, *Leçons sur l'histoire*, Paris, Éditions de Fallois, 1989.

20^e siècle qui sera la scène de crises d'une ampleur sans précédent. Les deux philosophes partagent à cet égard une même expérience historique: les années 1930 en Allemagne. De 1930 à 1933, Aron enseigne à Cologne, réside ensuite à Berlin et travaille à la rédaction de sa thèse de doctorat²³. Strauss quitte l'Allemagne, son pays natal, pour la France, puis pour l'Angleterre, et enfin pour les États-Unis à peu près au même moment. Bien que Strauss émigre assez tôt aux États-Unis et qu'Aron ne passe que quelques années en sol allemand, la pensée allemande, imprégnée de ce malaise et de ce discours de crise, constitue la trame de fond non seulement de leurs écrits de jeunesse, mais de leur réflexion sur la politique dans la période de l'après-guerre. À fin des années 1920 et au début des années 1930, l'un et l'autre côtoient, directement ou par l'intermédiaire de leurs écrits, les grandes figures de la pensée allemande: Weber, Schmitt, Husserl, Heidegger, les philosophes de l'École de Francfort et le sociologue d'origine hongroise Karl Mannheim, pour ne nommer que ces derniers²⁴.

Dans un écrit de jeunesse qui porte sur la situation de la philosophie en Allemagne dans la période de l'entre-deux-guerres, Strauss fait état des tendances alors dominantes: le néokantisme de Heinrich Rickert et de Ernst Cassirer, la phénoménologie husserlienne, l'existentialisme de Heidegger, sans oublier les deux références majeures de la pensée de l'entre-deux-guerres, à savoir Max Weber et Oswald Spengler²⁵. Strauss possède une connaissance approfondie de cette tradition, ainsi qu'en

23. Voir Raymond Aron, *Mémoires*, Paris, Robert Laffont, 2010 [1983], p. 83.

24. Voir *ibid.*, p. 109; Leo Strauss, «A Giving of Accounts», dans *Jewish Philosophy and the Crisis of Modernity*, New York, State University of New York Press, 1997 [1970], p. 460-463.

25. À cet égard, voir Leo Strauss, «The Living Issues of German Post-War Philosophy», dans Heinrich Meier, *Leo Strauss and the Theologico-Political Problem*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006 [1940], p. 115-140; «Die Geistige Lage der Gegenwart», dans Heinrich Meier (éd.), *Leo Strauss, Gesammelte Schriften: Band 2*, Weimar, Verlag J.B. Metzler, 2013 [1932], p. 441-464.

témoignent ses analyses de la pensée de Nietzsche, Weber, Husserl et Heidegger. Aron, pour sa part, rapporte dans ses *Mémoires* qu'il était un lecteur assidu des auteurs de la tradition historiciste allemande. Dès 1931, il se plonge dans la lecture de la phénoménologie husserlienne, lisant attentivement les *Méditations cartésiennes*, les *Recherches logiques* et la *Krisis*²⁶. C'est durant cette période qu'il commence également sa lecture et son commentaire de l'œuvre de Marx. Son ouvrage consacré à Dilthey, Rickert, Simmel et Weber et à la critique de la raison historique témoigne également de la profondeur de sa connaissance de la philosophie moderne de l'histoire en Allemagne²⁷. Tout comme Strauss, il constate l'influence décisive de l'école néokantienne de Heidelberg vers la fin du 19^e siècle et son déclin face à l'émergence des « philosophies de la vie » et de la phénoménologie au tournant du 20^e siècle²⁸. Au cours de son séjour en Allemagne, Aron s'intéresse également à la sociologie historique allemande et consacre un petit livre à ce sujet où il traite notamment des œuvres de Oppenheimer, Alfred Weber, Mannheim, Scheler, Adler et Weber²⁹.

La mise en relation de ces deux penseurs appelle une justification supplémentaire. Le questionnement sur le sens de l'histoire rassemble toute une génération de philosophes et penseurs politiques européens. Löwith, Arendt, Strauss, Gadamer en Allemagne sont tous des étudiants de Husserl et Heidegger et évoluent dans un même climat intellectuel marqué par l'existentialisme et le nihilisme. Plusieurs sont des penseurs juifs qui doivent fuir pour éviter la persécution et les mesures discriminatoires qui deviennent de plus en plus nombreuses après 1933.

26. Voir Raymond Aron, « Sur mon éducation philosophique et politique (II). Entretien avec Joachim Stark », *Commentaire*, vol. 1, n° 141 (2013), p. 119.

27. Voir Raymond Aron, *La philosophie critique de l'histoire*, Paris, Vrin, 1969 [1938].

28. Voir Raymond Aron, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 101-102.

29. Voir Raymond Aron, *La sociologie allemande contemporaine*, Paris, Quadrige, 2007 [1935].

En France, des penseurs tels que Kojève, Aron, Sartre, Merleau-Ponty et Weil écrivent également à l'épreuve de l'incertitude des événements historiques. Ils empruntent tous, à différents degrés et de diverses façons, le vocabulaire de la crise de l'histoire. Plusieurs de ces figures intellectuelles sont en dialogue; certaines d'entre elles entretiennent même des liens d'amitié.

En revanche, très peu d'auteurs ont cherché à mettre en relation les œuvres de Leo Strauss et de Raymond Aron³⁰. Pourtant, les points de rencontre, directs ou indirects, entre les deux auteurs sont nombreux³¹. Ces points de passage ne portent pas que sur des aspects secondaires et dispersés qu'il s'agirait, à partir d'une exégèse poussée, de débusquer. Bien au contraire, Strauss et Aron partagent une même préoccupation pour les périls de la conscience historique moderne. Ils s'interrogent tous deux sur le rapport qu'entretient ou que doit entretenir la philosophie politique avec l'histoire, comprise ici dans sa double signification de devenir historique (*Geschichte*) et de science historique (*Historie*). Dans le champ de la littérature sur l'historicisme, les contributions respectives de Strauss et Aron sont toutefois peu étudiées, alors que l'un et l'autre ont poursuivi leur vie durant une réflexion approfondie sur la nature à la fois de la compréhension et de l'expérience historiques.

Plus encore, les deux penseurs ont entretenu un dialogue à la fois direct et indirect à partir des années 1930. Ils se sont rencontrés pour la première fois à Paris au début des années 1930 et ont

30. Dans « Le raisonnement de l'Ours », Vincent Descombes présente les positions d'Aron et de Strauss comme deux postures antinomiques par rapport à la connaissance des choses politiques. À notre connaissance, il s'agit du seul texte qui mette directement en relation les positions des deux auteurs (Vincent Descombes, *Le Raisonnement de l'ours. Et autres essais de philosophie pratique*, Paris, Seuil, 2007, p. 85-121).

31. Aron possédait une connaissance extensive de l'œuvre de Strauss et renvoie aux écrits de ce dernier à plusieurs reprises (voir par exemple Raymond Aron, « Préface » à Max Weber, *Le savant et le politique*, Paris, Plon, 1959; « Science et conscience de la société », dans *Études politiques*, Paris, Gallimard, 1972, p. 27; voir également *Les Étapes de la pensée sociologique*, op. cit., p. 240-267).

entretenu une correspondance sporadique après la guerre. Aron lit et discute les travaux de Strauss, encourageant même son étudiant de l'époque, Claude Lefort, à aller explorer le livre du philosophe politique sur Machiavel. Strauss de son côté, admire l'œuvre d'Aron, quoiqu'il affirme être en désaccord avec les positions de ce dernier sur les bienfaits de la conscience historique³². Outre une formation philosophique similaire, les deux auteurs possèdent également des adversaires théoriques communs. L'un et l'autre développent une critique des idéologies et doctrines du progrès historique au motif qu'elles sont contestées par l'expérience de l'histoire elle-même, c'est-à-dire par les événements tragiques du 20^e siècle³³. Strauss et Aron constatent également que la philosophie néokantienne est affaiblie par son incapacité à rendre compte des bouleversements politiques qui secouent l'Europe. Strauss évoque dans ses écrits le débat à Davos entre Cassirer et Heidegger, où furent alors exposés au grand jour les insuffisances de la *Kathederphilosophie* (la « philosophie de chaire ») et l'éloignement de la philosophie académique des néokantiens à l'égard des problèmes du présent. Aron consacre un ouvrage aux apories de la « critique de la raison historique » où il expose, entre autres, les limites de la philosophie des valeurs du philosophe néokantien Heinrich Rickert³⁴.

On note également une parenté des perspectives straussienne et aronienne sur l'histoire en train de se faire. Ils dépeignent tous deux la situation de la philosophie dans l'entre-deux-guerres comme une période de glissement³⁵. De fait, la tonalité

32. Lettre de Leo Strauss à Raymond Aron, 1961 (Fonds Raymond Aron).

33. Voir la deuxième partie *L'Opium des intellectuels* intitulée « L'idolâtrie de l'Histoire » (Paris, Arthème Fayard/Pluriel, 2010, p. 115-210); Leo Strauss, « Progress or Return? », dans *The Rebirth of Classical Political Rationalism: An Introduction to the Thought of Leo Strauss*, Chicago, The University of Chicago Press, 1989, p. 227-270.

34. Voir Raymond Aron, *La philosophie critique de l'histoire*, *op. cit.*, p. 113-155.

35. Voir Leo Strauss, « The Living Issues », *op. cit.*, p. 115-116; Raymond Aron, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 160-161.

aronienne lors de sa soutenance de thèse en 1939 est celle de l'inquiétude face à l'incertitude de l'avenir de l'Europe³⁶. La *Stimmung* (humeur) du jeune Aron est pour ainsi dire tragique; ses écrits et sa correspondance sont traversés par le sentiment que les années de sa jeunesse mènent vers un conflit d'une ampleur sans précédent. L'expression qu'il affectionnera dans ses écrits ultérieurs, «History is again on the move³⁷», caractérise bien ce qui est en jeu: l'humanité européenne, qui sort de la Première Guerre mondiale et subit les contrecoups d'une crise économique, politique et sociale, est en route vers l'expérience de quelque chose de dangereux, vers un extrême dont il apparaît difficile de saisir les contours et qui semble inéluctable.

Strauss est sensible, lui aussi, à ce contexte d'instabilité politique extrême, à la fragilité de la république de Weimar. Il en dénonce les failles, montre la faiblesse du libéralisme à assurer une défense robuste de ses principes contre le National-Socialisme, et critique le *Zeitgeist* de l'époque qui conduit à ses yeux vers le nihilisme³⁸. Aron et Strauss sont témoins de la crise qui ébranle l'Europe et notent les signes avant-coureurs, politiques et philosophiques, de la catastrophe imminente. Dans une lettre adressée à Karl Löwith le 19 mai 1933, Strauss, alors à Paris, évoque ses craintes quant à l'évolution de la situation en Allemagne et considère l'éventualité, de plus en plus inévitable,

36. Voir le compte rendu de la soutenance de Raymond Aron en annexe à *L'Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique* (nouvelle édition revue et annotée par Sylvie Mesure), Paris, Gallimard, 1986 [1938], p. 443.

37. Formule qu'Aron emprunte à Arnold Toynbee pour décrire la montée du nazisme (voir Raymond Aron, *Le Spectateur engagé. Entretiens avec Jean-Louis Missika et Dominique Wolton*, Paris, Éditions de Fallois, 2004 [1981] p. 34; *Mémoires, op. cit.*, p. 87).

38. Sur ce point, voir Leo Strauss, «German Nihilism» [1941], *Interpretation*, vol. 26, n° 3 (1999), p. 353-378; voir également son article dédié à une analyse de Carl Schmitt, «Notes on Carl Schmitt, the concept of the political», dans Carl Schmitt, *The Concept of the Political*, Chicago, University of Chicago Press, 2007, p. 97-122.

de l'émigration³⁹. Dans les lettres qu'Aron écrit à Pierre Bertaux entre 1930 et 1933 alors qu'il se trouve à Berlin, on trouve la même inquiétude face à la montée du nazisme et à la radicalisation de la politique allemande, la même conscience de vivre quelque chose qui sera sans comparaison avec ce qui est advenu dans le passé⁴⁰. En filigrane de cette crise politique se profile également une mise en cause des promesses d'un libéralisme fondé sur un rationalisme qui semble dépassé.

Conscients de se situer dans un moment critique de l'histoire, Strauss et Aron sont aux premières loges de ce qu'on désigne alors comme la crise de l'historicisme. De fait, dès la fin de la Première Guerre mondiale, les termes d'« historicisme » et de « crise » paraissent indissociables⁴¹. Strauss et Aron constatent tous deux le caractère équivoque de cette notion. Aron explique que « la recherche du sens vrai des mots en *isme*, historicisme ou historisme, ne mène qu'à des conclusions arbitraires ». Il ajoute que « l'analyse des sens donnés à ces mots, dans les différents pays, aux différentes époques, exigerait des dizaines, sinon des centaines de pages⁴² ». « L'historicisme », écrit pour sa part Strauss, « apparaît sous différents visages et prend différentes formes à de nombreux niveaux. Les principes et les arguments que vantent les défenseurs d'un type d'historicisme invitent aux moqueries des partisans d'autres types⁴³ ». Les deux auteurs partent donc d'un même constat, à savoir la pluralité des conceptions de l'historicisme.

39. Voir Leo Strauss, Lettre du 19 mai 1933, dans « Correspondance entre Strauss et Löwith », éditée par Klaus Stichweh, *Cités*, n° 8 (2001), p. 171-227.

40. Voir les « Lettres d'Allemagne à Pierre Bertaux (1930-1933) », *Commentaire*, vol. 8, n° 28-29 (1985), p. 281-282.

41. Annette Wittkau, *Historismus. Zur Geschichte des Begriffs und des Problems*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1994, p. 55.

42. Raymond Aron, « Remarques sur l'historisme-herméneutique », dans *Culture, science et développement. Mélanges en l'honneur de Charles Morazé*, Toulouse, Privat, 1979, p. 185.

43. Leo Strauss, « Political Philosophy and History », *Journal of the History of Ideas*, vol. 10, n° 1 (1949), p. 33 (notre traduction).

Cette expression renvoie d'abord, comme le souligne Allan Megill, à une préoccupation grandissante pour les « effets dommageables d'une préoccupation excessive pour les méthodes et l'objet de la recherche historique⁴⁴ ». Mais la conception de la connaissance à laquelle conduit la méthode historiciste d'étude du passé comporte également des conséquences pratiques lorsque transposée en *Weltanschauung* ou vision du monde. La mise en cause de l'idée d'un point de vue de surplomb dans le domaine de la connaissance, c'est-à-dire d'une position absolue (*Absolutheitsanspruch*) du sujet connaissant, possède des répercussions concrètes. On met en doute l'existence de critères de la raison qui permettraient de juger du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Plus encore, par la thèse historiciste se révèle le fondement temporel (*zeitlich*) des valeurs⁴⁵. L'importance grandissante des études historiques, qui offrent la vision d'une multiplicité de sociétés, d'époques, de manières de vivre, a pour effet de jeter un doute sur l'existence de normes morales et politiques universelles, ou à tout le moins partagées par une même société. Comme l'explique Annette Wittkau, « les conséquences de cette vision du caractère relatif des valeurs sur la vie pratique se traduisirent par une incertitude fondamentale des individus à l'égard de la question de l'agir pratique⁴⁶ ». L'expérience de la crise signale une sorte de suspension temporelle, où le passé déjà lointain ne peut être récupéré ou réactivé, et le futur est trop obscur pour assurer une quelconque certitude.

L'ouvrage monumental de Troeltsch sur l'historicisme publié en 1922, *Der Historismus und seine Probleme*, se fonde sur ce constat fondamental de crise et sur ses implications concrètes pour les jeunes générations. Dans une recension du livre parue en 1924, quelques mois après la mort de Troeltsch, le théologien

44. Allan Megill, « Why Was There a Crisis of Historicism? Review of Bambach, *Heidegger, Dilthey and the Crisis of Historicism* », *History and Theory*, vol. 36, n° 3 (1997), p. 416 (notre traduction).

45. Annette Wittkau, *Historismus*, *op. cit.*, p. 15.

46. *Idem* (notre traduction).

Paul Tillich fait référence à une conférence que ce dernier avait donnée à Berlin en 1922 et où il en avait appelé à la responsabilité de la nouvelle génération face à la crise de l'histoire. Tillich rapporte en ces mots le message de Troeltsch : « Le nouvel élan vers l'étude des problèmes de la philosophie de l'histoire découle de la crise de notre temps, en particulier la crise de l'historicisme. Les tensions considérables de l'expérience historique contemporaine ont fait naître une conscience historique qui diffère d'un simple sens de l'histoire. C'est la conscience de se tenir dans l'histoire, d'être responsable de l'avènement de l'histoire, et dès lors d'avoir à examiner l'histoire passée pour l'interpréter et lui donner un sens. La jeune génération est particulièrement affectée par cette conscience historique [...]»⁴⁷.

Aron et Strauss font partie de cette nouvelle génération qui porte une conscience historique de crise. L'un et l'autre s'engagent par leurs écrits respectifs dans une confrontation avec les répercussions de l'historicisme comme vision du monde. Aron affronte la question difficile du relativisme historique et de ses conséquences pratiques dans son *Introduction à la philosophie de l'histoire* et dans ses écrits ultérieurs sur l'histoire. *Natural Right and History*, l'une des œuvres les plus lues et discutées de Strauss, consiste en une réfutation de l'historicisme compris comme doctrine du relativisme historique. Strauss a également cherché dans de nombreux essais à mettre en lumière l'arrière-plan philosophique des formes modernes de la conscience historique et ses effets sur la philosophie politique.

À la lumière de ces éléments, le problème dont nous tentons de cerner les articulations commence à prendre forme. L'historicisme consiste en une méthode de compréhension historique qui repose sur une *Weltanschauung* particulière et appelle une certaine philosophie. Cette philosophie nouvelle,

47. Paul Tillich, « Review of E. Troeltsch: *Historismus und seine Probleme* », *Journal for the Scientific Study of Religion*, vol. 1, n° 1 (1961), p. 110 (la recension paraît pour la première fois dans *Theologische Literaturzeitung*, XLIX (1924), p. 25-30).

qui est de part en part historique et historicisée (*geschichtlich*), vient se poser en opposition directe avec le rationalisme à la fois ancien et moderne. L'enjeu de la « crise de l'historicisme » se situe précisément dans la mise en cause des principes de la rationalité, sur laquelle la philosophie politique s'était jusque-là appuyée. Ce serait toutefois commettre une erreur que d'assimiler la pensée historiciste à la thèse du relativisme historique. Comme nous le verrons, il ne s'agit pour ainsi que de la pointe de l'iceberg. L'émergence d'une conscience historique est également synonyme de conscience pratique orientée vers un pluralisme des valeurs, une prise en considération de la diversité des modes d'existence qui enjoint à adopter une attitude d'ouverture et de modestie face à « l'autre ». Il s'agit donc de savoir comment faire la part des avantages et des inconvénients de la crise de l'historicisme dans l'élaboration d'une théorie visant à comprendre les ressorts de la vie politique. Comment doit-on repenser la philosophie au prisme des défis de l'historicisme ? Est-il possible d'en conserver les bienfaits tout en évitant ses dérives ?

L'une des visées est de montrer l'actualité de ces débats qui se déploient dans l'entre-deux-guerres et se poursuivent dans la période de l'après-guerre. L'historicisme est non seulement un thème fondamental de la pensée allemande du début du siècle, mais également un problème incontournable pour la philosophie des sciences sociales et pour la philosophie politique contemporaine. Aron soutient la thèse, dans ses écrits des années 1980, que l'historicisme demeure un enjeu central dans la réflexion sur les fondements de la raison⁴⁸. Il revient vers la fin de sa vie sur les projets laissés en suspens dont celui de rédiger une « philosophie interrogative de l'Histoire » qui aurait eu pour objet la fin du 20^e siècle. Il affirme ensuite : « plus que ces incomplétudes, je regrette souvent de ne pas avoir approfondi l'interrogation que l'*Introduction* [à la philosophie de l'histoire]

48. Voir Raymond Aron, « Remarques sur l'historisme-herméneutique », *op. cit.*, p. 185-205 ; voir également *Mémoires, op. cit.*, p. 983-984.

formulait sans lui donner réponse : qu'en est-il de l'historisme ? Sommes-nous prisonniers d'un système de croyances que nous intériorisons dès notre premier âge et qui commande notre distinction du bien et du mal ?⁴⁹ » La question aronienne, que partage Strauss, est celle de savoir si, ou à quel point, nous sommes déterminés par une histoire, et s'il est possible de transcender notre horizon historique.

Pour une typologie des relations entre philosophie politique et histoire

Or ce contexte de crise théorique et politique appelle, sinon une réponse, du moins une réaction. Alors que Strauss endosse une position résolument antihistoriciste et rejette en bloc l'idée même de conscience historique, Aron tente plutôt d'en faire le fondement d'une philosophie de la politique. La question est de savoir ce que recouvre exactement cette notion de « conscience historique ». Quelle réalité cette expression recouvre-t-elle et quels sont ses liens avec la philosophie politique ? Comment Strauss et Aron en font-ils usage ? La première partie de cet ouvrage entend retracer les aléas de la conscience historique moderne à travers un examen des parcours intellectuels de Strauss et d'Aron. Le second tente d'élaborer une philosophie de l'action politique qui, tout en maintenant une conception substantielle de la rationalité, serait fondée sur une conscience historique capable de tenir compte des circonstances particulières des situations politiques. La position du premier est plus radicale. Aux yeux de Strauss, les historicistes refusent de tirer toutes les conséquences de leur posture, à savoir l'abandon de la conviction que les êtres humains sont fondamentalement et essentiellement des êtres rationnels capables de jugement vrai sur le bien et le mal, le juste et l'injuste. La conscience historique est aux yeux de Strauss l'expression d'une négation du rationalisme.

49. Raymond Aron, « Épilogue », *Mémoires, op. cit.*, p. 980.

Strauss et Aron considèrent donc tous deux que la *Fragetellung* (le problème) historiciste exige d'être posée à nouveaux frais. Alors que Strauss enjoint à nous « libérer » de l'emprise du mode de pensée historique, Aron considère que la pensée historiciste allemande est parvenue à thématiser un fait fondamental, celui de l'historicité de la condition humaine, et que l'approche interprétative développée par la philosophie critique de l'histoire mérite d'être reprise et approfondie. Nous proposons une matrice interprétative afin d'analyser cette opposition, dans laquelle nous distinguons entre deux types de relation entre la philosophie politique et son « autre », l'histoire. Nous trouvons d'un côté une *relation d'exclusion* des deux termes, représentée par la position straussienne. Par relation d'exclusion, nous entendons la thèse d'une antinomie essentielle et, suivant cela, d'une tension permanente entre ce que présuppose l'histoire et ce qu'exige la philosophie. En effet, Strauss insiste sur le fait que la philosophie politique n'est pas et ne peut pas être une discipline historique. Son projet consiste à montrer les contradictions de la « fusion » de la philosophie et de l'histoire qui aurait eu lieu à partir du 19^e siècle. La question est de savoir pourquoi Strauss critique cette « fusion » et quelles en sont selon lui les implications pratiques.

D'un autre côté, nous trouvons une *relation d'inclusion* de la philosophie politique et de l'histoire représentée par la figure aronienne. Aron cherche à concilier l'exigence historique et l'exigence philosophique à partir d'une attention portée à la singularité de la réalité historique dans la réflexion sur les choses politiques. En d'autres termes, il cherche à tracer la voie d'une approche des phénomènes politiques qui mettrait l'accent sur la part irréductible de contingence historique inhérente à toute décision et toute action politiques. En ce sens, la position d'Aron représente une tentative de conciliation des deux termes.

Les réponses offertes diffèrent donc radicalement : pour l'un, il s'agit de recouvrer un regard anhistorique ; pour l'autre, de penser les conditions de possibilité d'une philosophie politique

historique, qui s'institue dans l'histoire et en dépit d'elle⁵⁰. La mise en application d'une typologie des postures d'exclusion et d'inclusion de la philosophie politique et de l'histoire doit cependant se faire avec prudence. Il ne s'agit que d'une clé de lecture. Ce sera justement en confrontant ce modèle aux démarches en acte de Strauss et d'Aron que nous pourrons faire ressortir les ambiguïtés et la complexité de leur rapport respectif à l'histoire.

Dans la première partie du livre, nous mettons en lumière la dimension pratique et politique de la crise de l'historicisme dans la période de l'entre-deux-guerres. Le premier chapitre retrace les polémiques entourant la signification du concept d'historicisme et met en scène les contradictions à la fois philosophiques et politiques qui agiteront la pensée de Weimar au moment de l'apogée de la crise de l'historicisme. Dans les deuxième et troisième chapitres, nous retraçons la manière dont Strauss et Aron viennent à la rencontre du problème de l'histoire et examinons les arguments avancés par l'un et l'autre contre le relativisme historique d'une part, et en faveur de l'étude de l'histoire d'autre part.

La deuxième partie du livre évalue deux voies de dépassement de la crise de l'historicisme et examine l'apport possible de l'histoire à la philosophie politique, l'une moderne, l'autre ancienne. Ce second volet de notre enquête a pour fil directeur le prolongement d'un dialogue entre Strauss et Aron. Par l'intermédiaire de points contentieux de rencontre entre les deux auteurs – sur Max Weber et sur Thucydide – on peut entrevoir deux façons de concevoir le statut et le rôle de la philosophie politique. Le quatrième chapitre nous conduit à porter notre attention sur la présence d'une figure dont l'influence fut décisive pour nos deux auteurs : Max Weber. La pensée du sociologue et juriste allemand représente le point de désaccord le plus significatif entre Strauss et Aron. Weber apparaît au

50. Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, *op. cit.*, p. 401.

départ comme leur « héros » commun. Strauss fait état de son admiration pour celui qui incarne, dans un contexte d'éclatement des certitudes scientifiques, les principes de la science et l'idéal de rigueur et de réserve du savant. Aron, pour sa part, évoque le caractère méthodique et rigoureux de la méthode webérienne et insiste sur son « affinité élective » avec la pensée du sociologue allemand⁵¹.

Comme pour bien d'autres penseurs de la même génération, Weber est perçu comme une bouée de sauvetage face à l'engouement grandissant au sein de la jeunesse allemande pour l'irrationalisme, l'existentialisme, et les philosophies de la vie qui nient le bien-fondé ou même la possibilité d'un exercice raisonné de la pensée. Ses deux célèbres conférences sur la vocation de savant et de politique, prononcées en 1917 et 1919 respectivement, marquent les jeunes esprits. Karl Löwith, qui faisait partie du comité d'étudiants ayant convié Weber à s'exprimer sur le sujet de la science à Munich en 1917, fait remarquer que son exposé « condensait l'expérience et la connaissance d'une vie entière⁵² ». Weber n'offre pas de solutions toutes faites, mais parvient à rendre plus clairs les termes dans lesquels se pose la crise de la modernité que les intellectuels allemands, peu importe leur allégeance, diagnostiquent tous.

Weber se présente comme celui qui, en opposition à ses prédécesseurs, mesure l'amplitude du sentiment de crise de la modernité et parvient à saisir le caractère tragique de la situation de la pensée et de la politique en Allemagne⁵³. Aron rapporte dans ses *Mémoires* :

51. Voir Leo Strauss, « The Living Issues », *op. cit.*, p. 117-118; *Droit naturel et histoire*, Paris, Flammarion, 2008 [1953], p. 45; « An Introduction to Heideggerian Existentialism », dans *The Rebirth of Classical Political Rationalism*, *op. cit.*, p. 27. Voir également Raymond Aron, *La sociologie allemande contemporaine*, *op. cit.*, p. 81-102; *Mémoires*, *op. cit.*, p. 105.

52. Karl Löwith, *Mein Leben in Deutschland vor und nach 1933: Ein Bericht*, Stuttgart, Verlag J.B. Metzler, 2007, p. 18-19.

53. Voir Max Weber, *Le savant et le politique*, *op. cit.*

[E]n lisant Max Weber, j'entendais les rumeurs, les craquements de notre civilisation, la voix des prophètes juifs et, en écho dérisoire, les hurlements du Führer. La bureaucratie d'un côté, l'autorité charismatique du démagogue de l'autre [...]. En 1932 et 1933, je perçus pour la première fois, élaborés par un sociologue qui était aussi un philosophe, mes débats de conscience et mes espérances⁵⁴.

La philosophie politique demeure aujourd'hui « hantée » par le spectre du polythéisme wébérien des valeurs⁵⁵. C'est sur ce point précis que les interprétations d'Aron et de Strauss s'opposent. Le fossé qui sépare les deux auteurs se révèle dans leur évaluation différente des implications pratiques de l'épistémologie wébérienne. Alors que Strauss juge que la philosophie des valeurs de Weber conduit au nihilisme en nous privant de critères pour distinguer entre le bien et le mal, Aron affirme au contraire que la pensée wébérienne met au jour ce qu'il nomme les « antinomies de l'action » qui font partie intégrante de la vie politique et en constituent la clé de compréhension. Leur dialogue éclaire un problème central en philosophie politique, celui de la possibilité d'une justification rationnelle des jugements de valeur.

C'est ensuite vers une source ancienne du problème de l'histoire que nous sommes conduits, à savoir l'histoire politique de Thucydide. Le cinquième chapitre, qui met en scène une confrontation entre le regard de l'historien tourné vers la réalité politique et le regard du philosophe orienté vers les fondements inchangés de toute situation politique, a pour point de départ un échange entre Aron et Strauss sur Thucydide. À partir d'une analyse critique des interprétations straussienne et aronienne de la *Guerre du Péloponnèse*, ce chapitre montre la tension fondamentale entre deux façons de concevoir la mise en forme de la réflexion sur les choses politiques.

54. Raymond Aron, *Mémoires, op. cit.*, p. 105-106.

55. Voir Peter Lassman, « Political Theory in an Age of Disenchantment: The Problem of Value Pluralism: Weber, Berlin, Rawls », *Max Weber Studies*, vol. 4, n° 2 (2004), p. 254.

Le sixième et dernier chapitre porte sur un élément central du problème pratique de l'historicisme, à savoir la question des fondements du jugement politique. Y a-t-il une façon d'évaluer la validité du jugement politique? Sommes-nous laissés à une forme de subjectivisme insurmontable, ou existe-t-il des normes permettant d'orienter l'action politique? Plus encore, sommes-nous condamnés à choisir entre ces deux termes, ou existe-t-il d'autres façons de concevoir ce problème? Si l'historicisme mène ultimement à une crise de la raison, est-il possible de réhabiliter, contre le péril relativiste, une forme renouvelée de rationalité politique? Strauss et Aron se rencontrent ici, en ce qu'ils posent tous deux en défenseurs du rationalisme. Ils procèdent toutefois par des voies opposées. Strauss cherche à retourner à la conscience naturelle de la pensée classique et à la conception grecque de la raison. Aron veut renouer avec une rationalité pratique qui ne se tiendrait pas à distance des problèmes posés par la vie politique. Nous montrons dans ce chapitre ce à quoi conduit une vision de la raison *contre* l'histoire ou de la raison *dans* l'histoire.

Pensée allemande et européenne

Que nous apprend l'histoire? Est-il vrai que trop d'histoire empêche d'agir et de juger? Ne serait-elle qu'un bric-à-brac d'exemples et d'alibis? Quels rapports la philosophie politique peut-elle entretenir avec le passé? Ces questions vitales sont au cœur de la discussion que nouent Raymond Aron (1905-1983) et Leo Strauss (1899-1973) et qui prend pour point de départ les réflexions de Max Weber sur les limites de l'historicisme et le polythéisme des valeurs. Suivant des directions à la fois opposées et complémentaires, Aron et Strauss jettent les bases d'une véritable philosophie du jugement politique, à l'épreuve de la crise des années 1930, de la Seconde Guerre mondiale et des affrontements idéologiques subséquents.

Au croisement de l'épistémologie de l'histoire et de la théorie politique, Sophie Marcotte Chénard reconstruit ici le dialogue qu'ont entretenu ces deux figures majeures du xx^e siècle. Elle montre surtout la subtilité de leurs positions respectives et explore les leçons qu'il faut aujourd'hui en tirer.

SOPHIE MARCOTTE CHÉNARD est titulaire d'un doctorat de l'EHESS (Paris). Elle est professeur adjointe au département de science politique de l'Université Carleton (Ottawa). Ses recherches portent sur l'historicisme, l'histoire des concepts et leurs résonances dans la théorie politique contemporaine.

34,95 \$ • 31 €

Couverture: *Unterführung in Spandau* (1927),
peinture de Gustav Wunderwald.

Aussi disponible en version numérique
www.pum.umontreal.ca

ISBN978-2-7606-4531-8



9 782760 645318